

Renzo Ferrari



Renzo Ferrari at the opening of the exhibition «Visions nomads» in Neuchâtel, 22 November 2014. Photo: Stefano Iori

Comment a débuté votre parcours artistique?

Adolescent, j'allais souvent chez mes grands-parents maternels, qui habitaient près de Lugano. J'y ai rencontré Ugo Moglia, peintre itinérant qui avait une affection particulière pour ces lieux et qui caractérisait ses impressions de jour par la présence immanquable et paradoxale de la lune. C'est ainsi qu'est né mon intérêt pour le monde de l'art et qu'avec le temps a mûri en moi la décision, pas vraiment approuvée par mes parents, d'aller à Milan, à l'Académie des beaux-arts de Brera. La nouvelle ambiance urbaine que j'y ai rencontrée m'a fait oublier immédiatement mes origines rurales et j'ai éprouvé la soif des musées, bibliothèques, collections et galeries d'art dont regorgeait la métropole lombarde. Après mes études à l'Académie, que j'ai terminées avec une thèse sur l'œuvre graphique d'Ensor, ma carrière de peintre a pris son essor avec une exposition à la Galleria delle Ore (1962), accueillie favorablement par la critique et le public. Ce fut donc une bonne idée de choisir Milan comme lieu de travail, et d'y exposer.

Quelles sont les difficultés dans le métier d'artiste?

Aujourd'hui, les jeunes ayant accompli une formation artistique pensent essentiellement à leur travail, certes, mais surtout à leur carrière, selon la devise «tout et tout de suite», avec pour objectif d'être immédiatement «tendance» et d'entrer rapidement dans le système de l'art.

«Mais le marché de l'art est féroce, comme pour l'engagement des pilotes de Formule 1, il ne sélectionne que peu de champions soutenus par des galeries à réputation solide; tous les autres sont grillés et deviennent en grand nombre marginaux.» Je cite cet exemple extrême parce que d'après moi le choix de se consacrer au métier d'artiste a besoin d'un temps d'évolution qui exclut la hâte des modes et implique le risque de grandes déceptions si l'on s'attend à un succès immédiat. Il vaudrait peut-être la peine de se rappeler les propos de Degas: «il faut décourager les artistes». Cela ne paraît pas tellement anachronique, à considérer la surpopulation artistique actuelle. On souhaiterait un «contrôle des naissances pour les artistes» et une évaluation moins «démocratique» dans l'attribution de bourses et de prix de concours d'art complices d'un «Duchampisme» assujetti à la mode et fort enclins à repérer les rares propositions non conformistes. Dans la mesure où les écueils de ce système me concernent, ils m'incitent plutôt – et c'est là toute l'ironie – à jouer les contradicteurs et à travailler sans aucune retenue.

Qu'est-ce qui a enrichi votre créativité au cours des années?

On pourrait peut-être résumer ainsi: le moteur créatif, mon mobile, étaient et sont toujours ma grande curiosité pour le monde, l'expérience, l'histoire et le temps présent au diapason avec une mémoire ancestrale. La peinture est un véhicule qui m'a mené sur un chemin, même périlleusement long, mais existentiel et riche en perspectives, comme le prouve le montage chronologique de l'exposition «Renzo Ferrari. Visions Nomades», et qui pourrait, j'imagine, continuer de m'inciter à expérimenter dans un constant questionnement. Entre-temps, les lieux ont changé, ainsi que les gens, les événements, ma philosophie de la vie, mais l'effort principal est là et demeure celui de restituer et de communiquer au travers du travail, si possible, un courant d'énergie revêche et tout sauf consolatrice, symptomatique de notre condition. L'état actuel des choses, des événements dans le monde et de l'art contemporain en vogue me pousse toujours plus vers une confrontation et une référence nécessaires et impératives avec l'histoire et l'art qui repose sur nos épaules. Sans mémoire, l'être humain et l'artiste sont perdus et ne peuvent subsister dans aucun type de langage expressif.

Quels sont vos projets pour le futur?

J'ai beaucoup de projets d'ordre pratique: je dois organiser mes créations et voir à qui les destiner. Il s'agit d'œuvres et de différents documents qui m'appartiennent toujours. Il faut donc tout d'abord que j'effectue un travail d'inventaire détaillé. Quant à leurs destinataires, les possibilités sont nombreuses. Dans la série consacrée à l'art moderne des Editions d'Art SKIRA, deux monographies ont paru récemment: Pittura 1990–2010 et Opere grafiche 1958–2013 ainsi que le catalogue «Visioni nomadi. Visions nomades» de la rétrospective 1958–2013 dans les musées de Neuchâtel et de Lugano. Est à venir la documentation d'œuvres inédites. En outre sont prévus une monographie sur les dessins 1956–2015 et, je l'espère vivement, un catalogue raisonné de l'œuvre entière (dès 1955). Dans l'immédiat, je travaille pour une exposition intitulée «World» que je proposerai en 2015 encore.

Que signifie pour vous cette exposition?

Là, je vous dirai d'emblée que le projet «Visions nomades» (rétrospective 1958–2013) et sa réalisation se sont déroulés à ma plus haute satisfaction, grâce aux deux commissaires Antonia Nessi et Cristina Sonderegger et bien entendu grâce à l'appui de Marco Francioli, directeur du Museo Cantonale d'Arte Lugano. L'exposition actuelle de Neuchâtel, dont Mario Botta s'est occupé de l'aménagement et qui connaît bon succès, m'a donné la possibilité de parcourir dans une optique positive la chronologie rétrospective et a déjà stimulé dans mon travail récent un nouveau «Work in progress».

Du Tessin à Milan et retour: comment décririez-vous cette expérience artistique et existentielle?

Le choix de Milan pour ma formation et comme lieu de travail et d'expositions, et c'est valable dans un sens plus large pour toute l'Italie, a provoqué et provoque toujours chez de nombreux admirateurs l'objection que le lieu le plus approprié pour m'affirmer, vu le caractère de ma peinture, aurait pu être aussi le nord de l'Europe: la Suisse allemande et l'Allemagne. J'en conviens sur le fait que j'aurais dû peut-être exposer dans un contexte géographique moins restreint, mais, comme je l'ai dit précédemment, le métier d'artiste n'a jamais été facile. J'ai pu constater que l'exposition à Neuchâtel a suscité un réel intérêt, où, grâce

au courage de la commissaire Antonia Nessi, j'ai débuté en inconnu. Je pense personnellement qu'il n'est jamais trop tard, et que je pourrai peut-être à l'avenir, après mon retour à Cadro, présenter mon œuvre plus amplement. Milan m'a donné beaucoup et je ne peux pas m'imaginer le bilan créatif actuel sans tenir compte de l'accueil que mon travail a connu dans cette ville d'Italie.

Renzo Ferrari Visioni nomadi

Mostra a Neuchâtel e a Lugano, 2014–2015
(Binding Sélection d'Artistes N° 55)